

## L'assemblée des absents

Depuis le milieu des années 1990, les photographies d'Ahlam Shibli s'attachent à cerner les conditions de vie sous l'oppression. L'esthétique documentaire forgée dans les territoires occupés par Israël pour traiter des traumatismes inhérents à la discrimination, à l'expulsion et à la mort violente du peuple palestinien a été transposée vers d'autres lieux où la notion du chez-soi est tout aussi problématique. Qu'il porte sur les commémorations de la Résistance française et leurs contradictions, puisqu'on apprend que ceux-là mêmes qui subirent une violence insoutenable purent servir ensuite un régime colonial tout aussi injuste, ou sur des individus obligés en désespoir de cause d'émigrer pour réconcilier leur corps et le désir d'appartenir à un genre autre que celui qui leur est assigné, le travail d'Ahlam Shibli parle de déracinement et d'occupation sans les limiter au conflit palestinien, mais en les étendant à d'autres pays et situations où règnent l'injustice et le paradoxe.

*Phantom Home* [Foyer Fantôme] réunit les grandes séries de photographies réalisées jusqu'ici par Ahlam Shibli. Cette exposition et la publication qui l'accompagne ont été rendues possibles par la générosité de l'artiste et par les efforts conjugués de trois établissements (le Museu d'Art Contemporani, Barcelone, le Jeu de Paume, Paris, et le Museu de Arte Contemporânea de Serralves, Porto).

*Death*, la série la plus récente de la photographe, est le fruit d'un projet collaboratif destiné à présenter l'une des œuvres les plus emblématiques de l'artiste. Les soixante-huit photographies en couleur accompagnées de légendes souvent détaillées constituent le corpus central de ce catalogue. Photographies, posters, tombes et graffitis de rue évoquent les combattants palestiniens morts durant la résistance armée à l'occupation israélienne, ou dans des circonstances diverses (*chahid*, *chahida*), les hommes et les femmes qui se sacrifient dans des opérations martyres (*istichhadi*, *istichhadiya*) et les prisonniers, généralement considérés comme des martyrs ratés. Ensemble, ils constituent une assemblée des absents.

Là encore, avec cette série, Ahlam Shibli pousse la pratique documentaire aux limites du visible. Le martyre met en jeu une esthétique et une politique de la disparition qui vise, comme Esmail Nashif l'écrit dans son essai, à se réapproprié le contrôle de la mort palestinienne. Selon Nashif, les Palestiniens, après avoir été exposés à diverses formes de violence, se

sont vu confisquer la prise en charge de leur propre mort. Ici, la photographie fait face à une mission inhabituelle : donner à voir un massacre collectif. Ce n'est pas la mort d'un corps qu'on lui demande de montrer, mais la destruction de tout ce qui étaye et prouve l'existence d'une société civile. Fidèle à ses habitudes de travail, Ahlam Shibli approche ce type de réalité matérielle en engageant la conversation avec les amis et les familles des martyrs. Durant ces discussions, d'autres photographies apparaissent, qui nous rappellent l'impossibilité d'accéder directement aux événements du passé. Dans *Death*, une vaste production visuelle consacrée au souvenir des martyrs occupe le centre de la scène. La présence concomitante de ces images-là – certaines abîmées par les intempéries, d'autres vénérées chez de proches parents – tend à montrer que le domaine public palestinien a ouvert sa porte aux absents.

Dans son essai, T.J. Demos s'interroge sur ce qu'il advient de la distance critique envers un contexte qui célèbre la mort en créant un espace saturé d'images de martyrs. Ce qui est certain, c'est que les photographies d'Ahlam Shibli créent une immersion dont il est difficile de s'extraire. Pour autant, que ce soit dans *Death* ou ailleurs, elles ne se plient à aucun des modèles interprétatifs les plus courants de la colonisation. Au lieu de partir de la causalité des événements représentés, le récit de ces séries s'appuie sur la dynamique de la représentation. L'absence apparente de regard critique est éclipsée par l'attitude de dévotion imposée par la représentation des martyrs. Ces photographies sont de celles qui désamorcent l'obligatoire mobilisation du registre humaniste et sauvent les victimes d'une nouvelle victimisation, cette fois par la photographie elle-même. Ahlam Shibli adhère à une conception de la photographie selon laquelle ce médium refuse d'accepter sans discrimination tous les objets et sujets qui passent devant lui.

La pratique documentaire d'Ahlam Shibli renie le principe fondateur d'un courant de la photographie qui s'est érigé en acteur essentiel de l'opinion publique planétaire et fournit des images à chaque événement en débat. Dans ce régime hyper-visuel, il se passe tant de choses qui nous permettent de tout voir et de tout savoir sans offrir l'occasion d'intervenir ; c'est exactement ce que l'artiste Hito Steyerl a nommé la « réflexivité passive » – l'information dénuée du droit d'agir ou de possibilité d'intervenir. La photographie d'Ahlam

Shibli exige une forte textualité pour suspendre l'autonomie de l'image et faire basculer celle-ci dans un régime qui ne l'utilise plus dans un but informatif. La réflexivité des images de Shibli tient à sa relation avec le sujet : celui-ci nous parle tout en restant suspendu dans la photographie elle-même. De plus, il est impossible d'isoler une image de la série à laquelle elle appartient car chacune d'elles ne trouve son sens que dans celui d'une séquence. Riche et complexe, la multitude de signes qu'on y trouve est l'unique vestige d'une communauté condamnée à la précarité.

Carles Guerra  
Marta Gili  
João Fernandes  
Isabel Sousa Braga

Commissaires de  
l'exposition